

Pourquoi
les coquelicots
poussent
dans les arènes



AU DIABLE VAUVERT

Pourquoi les coquelicots poussent dans les arènes

Et autres nouvelles du prix Hemingway 2026



Recueils collectifs du prix Hemingway

TOREO DE SALON, Olivier Deck, lauréat 2005
PASIPHAË, Olivier Boura, lauréat 2006
CORRIDA DE MUERTE, Robert Bérard, lauréat 2007
ARÉQUIPA, PÉROU, Zocato, lauréat 2008
LE FRÈRE DE PÉREZ, Antoine Martin, lauréat 2009
BRUME, Jean-Paul Didierlaurent, lauréat 2010
PAS DE DEUX, Robert Louison, lauréat 2011
MOSQUITO, Jean-Paul Didierlaurent, lauréat 2012
L'ULTIME TRAGÉDIE PATÉENNE DE L'OCCIDENT, Miguel Sanchez Robles, lauréat 2013
LATIFA, Étienne Cuénant, lauréat 2014
PRIX HEMINGWAY ;10 ANS!, 8 nouvelles inédites des lauréats, 2014
LEÇON DE TÉNÈBRES, Philippe Aubert de Molay, lauréat 2015
URIEL, BERGER SANS LUNE, Adrien Girard, lauréat 2016
AU MILIEU DU MONDE, Gil Galliot, lauréat 2017
OMBRES DE LUNE, José Luis Valdés Belmar, lauréat 2018
MECHA DE PLATA, Cyril Fabre, lauréat 2019
UN TORO DANS LA REINE, Élise Thiébaud, lauréate 2020
LES LIENS DU GROUPE SANGUIN, Hélène Goffart, lauréate 2021
LA DERNIÈRE CHANCE DE « EL LAGARTIJO », Antonio Blázquez-Madrid, lauréat 2022
LA CLÉMENCE DE TITUS, Sébastien Ambit, lauréat 2023
À LA VILLE ET AU MONDE, Fabien Penchinat, lauréat 2024
ÉPIPHANIE, Sylvie Callet, lauréate 2025

ISBN : 979-10-307-0788-5

© Éditions Au diable vauvert, 2026

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert
www.audiable.com
contact@audiable.com

Sommaire

MATHILDE DEYRIES

Lauréate du prix Hemingway 2026

Pourquoi les coquelicots poussent dans les arènes9

BERNARD DULAU

Manhattan Paseo.....25

GAUTIER!

Les Doublures.....41

DANIEL SAINT-LARY

Un petit morceau de tissu rouge.....59

ALFONSO CANTADOR ALIAS

Le Souvenir de Freg.....71

VALÉRIE VAN OOST

À corps ouvert.....85

FRÉDÉRIC DELCHAMBRE

À genoux.....97

LYDIE AUTHIER

Ni Mazantín el torero.....109

FRANCIS-CLAUDE TRUFFIER	
Le Chant du cygne	123
EMMANUELLE DUTEL	
Le Mystère Adam Floresti.....	139
SAMUEL PABION	
Al volapié	155
DAVID TORRES	
À première vue !	169
JEAN-LOUP WASTRAT	
L'Estocade	181
Remerciements	189
Règlement	191

Française de naissance et argentine de cœur, MATHILDE DEYRIES vit entre Paris et Sydney, où elle travaille dans une maison de mode australienne. Ancienne auditrice de l'École du Louvre, elle a collaboré comme chroniqueuse avec des médias culturels. Également designer et fondatrice d'un studio de graphisme indépendant, elle a publié plusieurs nouvelles chez différents éditeurs. C'est sa première participation au prix Hemingway.

Pourquoi les coquelicots poussent dans les arènes

MATHILDE DEYRIES

Lauréate du prix Hemingway 2026

9 366.

Prudencio tenait le compte dans des registres classés par année, où il répertoriait sur chaque ligne la date, le nom et l'âge. C'était un 17 septembre, il ne restait plus de peaux à brunir ni de fleurs à sécher et pourtant, l'été s'accrochait aux façades, aux toits rouges, aux gorges des cigales, et à la mi-journée il faisait encore si chaud qu'on avait à peine tendu le linge aux fenêtres qu'il était déjà sec et que même les mouches n'avaient plus la force d'agacer les corps assoupis. Parce qu'il avait été particulièrement cruel, cet été-là avait choisi ses morts par centaines, si bien qu'en cet après-midi de septembre, le registre était presque plein. Le 9 367^e arriva sur un brancard poussé par un infirmier, alors que Prudencio rinçait ses instruments.

— Il louait un deux-pièces, rue Aguamarina. C'est la gardienne qui l'a trouvé ce matin, parce que des voisins se plaignaient d'odeurs épouvantables qui venaient de l'appartement d'à côté.

— Combien de temps l'a-t-on laissé comme ça ? demanda Prudencio, sans se retourner.

— On ne sait pas trop. Le légiste parle de semaines, peut-être même de mois. Personne ne le connaissait, pas même ses voisins ; il n'était pas d'ici. C'est à peine si la gardienne lui avait déjà adressé la parole.

Prudencio finit de sécher ses canules dans l'évier en émail jauni, au son d'un air de merengue que bredouillait un vieux poste de radio. Son atelier, ou plutôt sa pièce, car ce n'était qu'une pièce, était dissimulé dans une ruelle sans ombre, sous un petit immeuble peint en blanc et ocre d'où ne sortait jamais personne ; le patio sentait la poussière et le romarin, et il y murmurait jour et nuit une fontaine qui donnait vie au silence et apaisait le souvenir de la douleur. C'est dans cet entresol éclairé d'une seule ampoule blanche que, depuis vingt ans, Prudencio s'occupait des morts de la Macarena.

— On l'a trouvé allongé sur son lit dans son costume de lin, une fleur à la boutonnière et une main sur le cœur, continua l'infirmier. Un accident, ils ont écrit – entre nous, ça ressemble plutôt à autre chose. Apolo Rodríguez García, c'est le nom inscrit sur le bail.

Ce nom, bizarrement glorieux et prosaïque à la fois, lui sembla familier ; mais encore, après 9 366 cadavres, tous les noms semblent familiers.

— Qu'est-ce qu'on lui fait ? demanda Prudencio.

— Il n'a pas de famille connue, pas d'ami. C'est la mairie qui paie, alors au plus simple : une toilette, de quoi lui faire retrouver des couleurs et le rendre présentable le temps qu'on mette une annonce dans le journal, voir si quelqu'un veut le récupérer. Autrement, il ira à la fosse commune à la prochaine excavation, lundi matin.

Alors qu'il s'apprêtait à claquer la porte derrière lui, il ajouta :

— J'oubliais : il lui manque un bras. Non pas qu'il lui soit encore utile, mais ça peut surprendre ; on n'en voit plus très souvent des comme ça depuis la guerre.

Et l'infirmier disparut dans la moiteur de l'après-midi.

Prudencio souleva le drap qui recouvrait le corps qu'on venait de lui apporter. Sa première surprise ne fut pas le bras qui lui manquait ; ce ne fut pas non plus le visage sillonné par les vers, ni même les deux trous noirs qu'avaient laissés ses yeux en fondant dans leurs orbites. Ce qui l'intrigua surtout, ce fut cette auréole de cheveux noirs et brillants, qui encadrait son visage et descendait jusqu'aux épaules. Ceci, et l'insolence d'un coquelicot épinglé à sa veste qui, malgré les semaines ou les mois, avait conservé ses couleurs et son parfum comme s'il venait tout juste d'être coupé. Mais il était déjà seize heures ; Prudencio rangea ses pinces et son bistouri, coupa la radio, éteignit la lumière. « Celui-ci attendra demain », pensa-t-il, alors qu'il fermait la porte de l'atelier derrière lui.

Prudencio avait la vie maussade et ordonnée de ceux qui ne se laissent surprendre par rien – travail de huit à seize heures, dîner à vingt, coucher à vingt-trois. C'est donc

sans surprise qu'après tant d'années à s'occuper des morts, il faisait son travail sans passion mais avec une précision chirurgicale – comparaison cruelle, puisque le métier de ses rêves aurait été celui de chirurgien. Sa maîtrise était empreinte de récurrences et de tristes similitudes, à tel point qu'il pouvait prédire, selon la météo ou l'issue d'un match, quel type de macchabée lui serait apporté le matin suivant. Un jour, il était tombé brutalement amoureux du cadavre de Cayetana Ribera de Sotomayor, une belle Sévillane qui s'était donné la mort en sautant d'un pont; lorsqu'on la lui reprit, il se fit la promesse de traiter les morts comme des numéros, des sacs de chair grise à maquiller en vivants le temps d'une veillée funéraire; la mort devint une opération transactionnelle dont il n'était qu'un administrateur. Dans la pièce embrumée de formol, sa vieille radio criait du matin au soir – les informations, le loto, la corrida, peu importe tant que c'était du bruit – et ces voix inconnues devenues familières bâillaient son chagrin, laissant ses mains s'occuper des femmes battues, des enfants mort-nés et des accidentés de la route pendant que son esprit patientait dans les gradins d'un stade ou dans ceux d'une arène. Sans ça, et à y réfléchir un peu trop longtemps, il se condamnerait à une vie de deuil éternel, et il finirait par se jeter du haut d'une église ou, comme sa Cayetana, d'un pont dans le Guadalquivir – et qu'on en finisse.

Ce soir-là, de retour chez lui, il dina au son d'un opéra que crachait une radio identique à celle de son atelier, puis se mit au lit alors que le soleil disparaissait derrière

les montagnes. Cette même nuit, alors que Prudencio et le reste de la ville dormaient, assommés de chaleur, se leva à Gibraltar un vent tout électrique qui fit s'ébrouer les champs de lavande et vint s'engouffrer dans les ruelles de Séville et par les interstices de l'appartement de Prudencio; un vent chargé du souvenir des orages et de ceux qu'on a oubliés, et qui murmura dans ses rêves le nom d'« El Amapolo » car c'était bien celui de cet homme tout bouclé, tout mangé par les vers qui gisait dans son atelier; El Amapolo, que les foules avaient acclamé dans les arènes des campagnes andalouses alors qu'il n'était qu'un *novillero* et qu'on lui promettait une carrière à nulle autre pareille. Les souvenirs défilèrent dans ses rêves comme il les avait imaginés à travers son poste de radio, il y a dix ou vingt ans peut-être – crus et honnêtes: El Amapolo et sa tête de cheveux noirs, ondulés par les embruns nomades et qui lui faisaient comme une *montera* permanente; El Amapolo et sa peau assombrie par le soleil de l'arrière-pays où les enfants savent à peine marcher et chevauchent déjà des taureaux sauvages dans la lande pelée du crépuscule; El Amapolo, ce nom que lui avait donné ses supporters par tendresse et ses détracteurs par mépris, modelé sur celui du coquelicot¹, fleur des pauvres qu'il avait fini par épingle à sa *chaquetilla* par défiance, car El Amapolo, fils des plaines brûlées et des nuits sans étoiles, n'avait peur de personne. El Amapolo, sa posture farouche, ses gestes secs et intrépides qui coupaient l'air et dissipaient les chuchotements; et surtout sa *muleta* qui

1. *La amapola* est le nom espagnol du coquelicot.

appelait le taureau tout près de son flanc gauche, cette *pase natural* qui lui avait valu les *olés* du public et sa première oreille; celle, aussi, qui l'avait condamné le jour de son alternative, le taureau profitant d'un instant d'orgueil et de désinvolture pour lui encorner l'épaule, lacérant sa hardiesse tout juste étrennée. El Amapolo à qui l'on dut couper le bras blessé pour lui sauver la vie, le privant à jamais de sa *muleta*; s'il avait eu le choix, il aurait préféré la perdre, cette vie – car loin des arènes, un torero n'est qu'un corps en sursis, condamné à errer entre le monde des morts et celui des vivants. Ce jour-là, El Amapolo redevint – ou bien devint-il seulement – Apolo Rodríguez García, ni tout à fait mort, ni tout à fait vivant, à présent tout à fait mort dans un entresol de la Macarena.

Troublé par ses visions nocturnes, Prudencio se réveilla, ce samedi matin, bien avant son heure habituelle. Oui, il se souvenait: en ce lointain jour de *novillada*, il faisait cuire son repas en tendant son oreille anonyme vers le poste de radio. Il haletait presque, euphorique et fébrile, suspendu aux commentateurs qui décomposaient les passes – « superbe! », « propre! » – et blêmit lorsque la corne transperça l'épaule d'un geste qu'on qualifia de sordide et magnifique. « Du gâchis » commenta-t-on – et pensa-t-il aussi – avant de retourner son steak et d'oublier le nom d'El Amapolo, tout comme l'oublièrent les *plazas*, les journaux et le reste du monde, car les *novilleros* prometteurs ne manquaient pas et que la pitié n'avait pas sa place dans les arènes. Les yeux figés dans le silence et l'obscurité, alors qu'il se repassait la scène comme s'il y était encore, lui

monta à la gorge une sécheresse inédite et amère, quelque chose qui le gênait quand il avalait : la saveur âcre des scrupules. Il faisait encore nuit lorsque Prudencio s'en fut vers son atelier, d'un pas anormalement vif, par le dédale des rues tièdes où flottaient un parfum d'encens et le lointain murmure des prières clandestines.

À l'atelier l'attendait le cadavre qui avait conservé une fraîcheur relative à son état de décomposition. Prudencio enfila ses gants, déposa le coquelicot de la boutonnière dans un verre d'eau et retira les vêtements du mort avec délicatesse, car tout geste brusque risquait de l'esquinter davantage. Sa peau avait toutes les couleurs sauf celles de la peau, et les contours de son corps, boursoufflés par les gaz ou amoindris par les vers, ne ressemblaient plus à ceux d'un homme. Dans la manche laissée vide, restait un moignon de chair couronné d'une cicatrice qui, malgré l'état du reste du corps, était intacte : une longue balafre sinueuse tracée comme un amas d'étoiles, stigmaté de la gloire et de la douleur éternelle. L'humanité triste du mort persistait, obstinément, malgré la déchéance de sa chair. À l'aide de cotons et d'eau-de-vie, Prudencio nettoya la dépouille, pansa chacune de ses plaies, reconstitua les volumes affaissés avec de la cire et de la résine, uniformisa la peau avec des poudres et des onguents. D'un placard, il sortit un vieil antependium noir brodé de cannetilles qu'on réservait aux messes de requiem, qu'il découpa en grands pans puis assembla sur le torse avec du fil de suture. Il l'orna de tous les *alamares* qu'il put trouver – à chaque coup d'aiguille, sa pénitence : pour les enfants

qu'il aurait fait rêver, d'anciennes médailles de baptême ; pour toutes les filles qui se seraient jetées à son cou, des clés orphelines ; pour les foules qui auraient scandé son nom, des capsules de bouteilles, des boutons, les perles d'un vieux chapelet ; enfin, pour tous les taureaux qu'il aurait affrontés, il découpa un *capote de paseo* dans une aube de sacristie qu'il broda de coquelicots d'or et de pétales séchés, puis vint l'épingler à l'épaule pour recouvrir le bras fantôme. Il entourra les jambes de bandes de gaze qu'il imbiba de vin pour lui dessiner des *medias*. Il peigna ses cheveux qui, d'eux-mêmes, prirent le pli d'une *montera* invisible, et il noua autour du cou l'une de ses propres cravates. Il referma les yeux en suturant les paupières et déposa, sur chaque orbite, une pièce de monnaie pour le passeur. Enfin, il l'allongea sur le brancard qu'il avait matelassé de rameaux de jasmin et de branches d'olivier, et vint déposer le coquelicot sur la *chaquetilla*, près du cœur. Prudencio ne s'aperçut pas que sa radio était restée éteinte ; qu'à chaque broderie, ses mains et ses paupières se tendaient un peu plus pour ne pas trembler. Il ne remarqua pas non plus quand il fut seize heures, et que très vite il fut vingt heures et que juste après, la Giralda sonna onze coups. « Il aura fière allure dans la fosse commune », pensa Prudencio alors qu'il verrouillait son atelier, laissant le mort pour une dernière nuit. Il jeta un coup d'œil par la lucarne : oui, cette fois, c'était bien El Amapolo, fier et paisible dans son cercueil bigarré. Il l'avait si bien arrangé que sa poitrine semblait frémir au rythme d'un souffle invisible et que les fleurs, à son contact, brillaient d'une couleur nouvelle.

À minuit, Prudencio dormait déjà lorsque sortit d'impression l'édition du dimanche 19 septembre de *La Voz Sevillana*; dans la rubrique nécrologique, en bas à gauche, on pouvait lire: « Apolo Rodríguez García, autrefois connu comme "El Amapolo", présumé décédé le vendredi 17 septembre. La dépouille sera transférée au cimetière de San Fernando le lundi 20. Proches intéressés, se faire connaître auprès du crématorium de la Macarena. »

Alors que l'on chargeait les camionnettes des premiers exemplaires, on entendit s'élever, loin derrière les montagnes, l'écho d'une *saeta* qui vint fendre la nuit et contrarier la course des saisons.

Quelques heures plus tard, tandis que la ville dormait encore d'avoir trop fait la fête, se forma devant la porte de l'atelier de Prudencio un attroupement d'inconnus, de tous les âges et de tous les atours. « C'est ici, pour le torero? » demanda quelqu'un. On joua des coudes pour regarder, par la lucarne de l'entresol, le gisant que n'éclairait pas encore le soleil du matin. Bientôt, on dut installer des poteaux à cordons pour discipliner la foule qui gonflait de minute en minute, mais cette précaution se montra vite insuffisante pour contenir le flux de pèlerins de fortune qui jaillissait par toutes les rues et bouchait la circulation. Il n'était pas encore dix heures quand la foule devint si compacte et turbulente que les verrous de la porte de l'atelier finirent par céder, laissant El Amapolo, allongé dans ses fleurs, à la vue et à la merci de tous. « C'est un bien modeste sépulcre pour un mort de cette trempe », déplora-t-on,

alors les hommes les plus forts s'improvisèrent *costaleros* et soulevèrent le brancard sur leurs épaules pour l'extraire de son tombeau sans lustre : ils le firent survoler la cohue d'un pas triomphal et blessé, et l'on aurait dit qu'ils le berçaient tant le cercueil ondulait au rythme militaire du cortège, secoué d'infimes tremblements. Jusque dans les faubourgs les plus lointains, les *bandas* se mirent à jouer quelque chose qui n'était ni un *pasodoble*, ni une marche funèbre, c'était l'un et l'autre en même temps ; les tambours qui rythmaient le triomphe et le deuil, les trompettes qui chantaient la tristesse et l'espérance, et qui, de concert, guidaient la multitude, d'une foulée inconsciente, faisant trembler les fondations de la ville et tressaillir les étoiles. À mesure qu'il avançait de *barrio* en *barrio*, on lui confectonna un *palio* pour le protéger du soleil, et lorsque vint la nuit, on l'encadra d'une nuée de cierges pour qu'on puisse le voir dans l'obscurité. Les hommes se coiffèrent de *capirotos* à deux cornes qui projetèrent, sur les façades jaunes et blanches, les ombres élancées des taureaux dans la lumière du crépuscule.

Et les trompettes sonnèrent,

Et les tambours pleurèrent,

Et la foule marcha, sans trêve, durant sept jours et sept nuits, suivant la dépouille tel un troupeau docile et miséricordieux.

Enfin, le dimanche suivant, juste avant le coucher du soleil, le cortège pénétra dans la Plaza de Toros de la Maestranza et vint déposer la relique au centre du *ruedo*. Les cuivres et les *olés* se turent – et ce fut le silence : le

public, dans ce qui parut comme un seul geste, se mit à agiter des mouchoirs blancs, et l'on crut voir dans leurs yeux, dans la douceur de ces morceaux de coton qui ondoyaient sur le ciel, la repentance, la fierté, la tristesse, le remords, la reconnaissance, et toutes ces émotions contradictoires qui font battre les cœurs anonymes. On fit faire à El Amapolo un dernier tour de piste; ce fut aussi son premier car El Amapolo, enterré vivant puis repris aux ténèbres, n'exista que lorsqu'il mourut. Enfin, quand on eut assez pleuré, au point qu'il n'y eut plus d'eau dans les corps ni dans les confluent du Guadalquivir, on installa le cercueil sous les arènes, dans l'infirmierie devenue mausolée.

Par décret populaire, El Amapolo fut nommé Patron des Mal-Aimés, Protecteur des Esquintés et des Proscrits, Apôtre des Causes Perdues. Depuis, chaque troisième semaine de septembre, les oranges s'empresment de mûrir, et les rues de Séville et celles de tous les villages d'Andalousie sont traversées de processions qui vénèrent des statues d'El Amapolo couvertes de fleurs des champs et d'ex-voto spontanés; sur son passage, on prie pour les imparfaits, pour les silencieux, pour les brisés, pour les invisibles, pour les déçus, pour les toreros et pour les profanes, pour ceux qui échouent mais qui espèrent encore, et pour ceux qui échouent mais qui n'espèrent plus – c'est-à-dire pour tout le monde. Après un combat, les toreros de Séville prirent l'habitude de déposer leurs trophées au pied de la relique, en guise d'offrande et de remerciement. Dans les *patios de cuadrillas* des arènes secondaires, on creusa de petites

niches que l'on garnit de figurines en bois et de cornes de taurillons, et au bord des routes de campagne, on croise encore de minuscules chapelles artisanales, érigées parmi les herbes folles, où reposent quelques brins de coquelicots sauvages dans un verre d'eau bénite ; s'y entreposent aussi de petites sonnailles, des galets sculptés, des mouchoirs en dentelle, pour chasser la tristesse et l'oubli. On peut maintenant trouver partout, à Séville comme ailleurs, des bougies et des t-shirts à l'effigie d'El Amapolo que portent fièrement les touristes venus de l'autre bout du monde, chaque année en septembre, pour assister à quelque chose sans savoir bien trop quoi. On a aussi donné son nom à des rues, à un aéroport, à une gamme de boîtes de conserve – « *Amapolo, cuando florece el sabor* »² – et le 19 septembre a été déclaré férié ; les plus jeunes ne savent pas pourquoi, mais les plus âgés se souviennent, ou croient se rappeler, qu'on célèbre en ce jour l'anniversaire de sa mort – ou peut-être celui de son alternative ratée ? – mais ça n'a plus d'importance.

On peut dorénavant rendre visite aux restes d'El Amapolo dans les sous-sols de la Maestranza, ouverts au public tous les jeudis d'automne. Les plus dévots racontent que le coquelicot de sa boutonnière brille toujours de toutes ses couleurs, et certains jurent encore que, les jours de grande chaleur, il embaume l'arène du parfum des fleurs sauvages étreintes par les vents.

2. « Amapolo, quand la saveur éclôt ».

Quant à Prudencio, il n'eut pas l'occasion de s'occuper d'un 9 368^e mort ni même d'inscrire le nom du 9 367^e dans son registre puisque le matin où El Amapolo fut exhumé de son entresol, on retrouva le corps sans vie de Prudencio, tombé d'un balcon au pied de son immeuble. Chirurgien manqué, embaumeur anonyme, oublié parmi les oubliés, il mourut sans que l'on sache qu'il fut le postulateur du plus grand saint populaire que l'Espagne et la tauromachie eussent jamais connu. Il fut enterré, le lundi suivant, dans la fosse commune.